

Au nord de Venise, cernée par la lagune, s'étendait l'île de Murano.

On ne comptait plus ses somptueux palais bordés de jardins dans lesquels la bonne société aimait se promener, grisée par les parfums du jasmin et des bosquets d'orangers.

Les gens venaient du monde entier, car on y soufflait aussi le verre. Dans la chaleur des flammes, les maîtres verriers rivalisaient d'adresse pour façonner au bout de leurs sarbacanes, appelées « cannes à vent », des vases et des bijoux étonnants.

Zorzi Ballari était apprenti chez Pietro Spalato, le plus prospère et le plus puissant d'entre eux.

Orphelin, il ne connaissait de la vie que les murs noircis des ateliers. Levé avant le jour pour allumer les fours, il se couchait tard dans la nuit quand ceux-ci avaient refroidi.

Il travaillait tous les jours et disposait d'une simple paille pour dormir. Pour dormir et pour rêver, car les années passant, Zorzi avait nourri l'espoir de devenir souffleur.

Mais ce rêve d'un coup se brisa, le jour de ses quinze ans, quand un pain de verre lui écrasa le pied. Un accident stupide qui le fit boiter et plongea son maître dans une rage folle.

« Imbécile ! À présent, tu n'es plus bon à rien, hurla-t-il en poussant Zorzi hors de chez lui. Que je ne te voie plus jamais traîner ici ! »

Sans ressources, clopin-clopant, le pauvre apprenti alla frapper à la porte des autres ateliers. Mais aucun maître verrier n'accepta de l'engager. Pire encore, tous se moquèrent de son infirmité.

« Comment peux-tu espérer devenir souffleur si tu ne sais pas tenir droit sur tes deux pieds ? »

La mésaventure de Zorzi Ballari fit le tour de l'île et on le surnomma *Il Ballarino*, « le danseur ».

Méprisé, rejeté, il ne sortait qu'à la tombée de la nuit, lorsque les mauvaises langues étaient endormies. On apercevait sa silhouette certains soirs, oscillant dans le clair de lune, mais personne n'aurait su dire où il allait vraiment. Quelqu'un prétendit qu'il avait fui dans le sud de l'Italie.

Puis les semaines et les mois s'écoulèrent, le temps dissipa les moqueries, et on ne parla plus de lui.

En réalité, Zorzi n'était jamais parti. Il n'avait pas renoncé à son rêve.

Chaque nuit, dans le plus grand des secrets, il se glissait dans les ateliers déserts pour apprendre à se servir d'une canne à vent.

Et à force de persévérance, son souffle devint si délicat et si précis qu'il s'étira comme un soupir.

Une nuit, alors qu'il s'apprêtait à entrer chez un maître verrier, une main agrippa le bas de sa cape.

« S'il vous plaît, une pièce, monsieur. » Zorzi s'arrêta. Un enfant grelottait à ses pieds.

« Une pièce ! » insista-t-il. Zorzi le dévisagea et demanda :

« Comment t'appelles-tu ?

- Giacomo, répondit le jeune mendiant. J'ai dix ans !
- A cette heure, un enfant de ton âge devrait être au lit, en train de rêver.
- Je n'ai ni lit, ni logis, répliqua l'enfant. Et j'ai bien trop froid pour rêver. »

Emu, Zorzi l'invita à venir se réchauffer près du four qu'il alluma.

- Quel rêve aimerais-tu faire ? » demanda-t-il. Giacomo n'avait pas rêvé depuis si longtemps qu'il ne sut répondre.
- Un rêve bleu, comme le fond de tes yeux ? » L'enfant acquiesça sans savoir ce que cela signifiait.

Zorzi choisit un pain de verre couleur outremer et le déposa dans le foyer ardent. Quand il eut l'aspect d'une pâte rougeoyante, il y planta sa sarbacane et souffla. Une bulle perla, aussi fragile et insaisissable qu'un rêve d'enfant. Puis poussée par un courant d'air, elle se détacha. Giacomo resta sans voix. La bulle glissa jusqu'à lui et éclata, sans bruit. Une fine poussière irisée de reflets azurés s'en échappa.

Et aussitôt l'enfant s'endormit.

Cette nuit-là, Giacomo fit un rêve si merveilleux que, dès le lendemain, il raconta son incroyable histoire à qui voulut l'entendre.

La rumeur se répandit aussitôt : Murano abritait un mystérieux verrier capable de souffler des rêves extraordinaires !

Les enfants de l'île en réclamèrent, et les parents cédèrent. Ils firent du jeune mendiant leur messenger après avoir glissé leur souhait dans une enveloppe lestée d'une pièce d'argent.

Ainsi Zorzi et Giacomo devinrent amis.

Ils se retrouvaient chaque soir pour dîner dans un lieu toujours tenu secret. Puis, une fois la nuit tombée, Zorzi s'en allait souffler les rêves que les vents et les courants d'air dispersaient dans les chambres d'enfants.

Des rêves colorés selon le vœu de chacun.

Des rêves bleus, que l'on voulait précieux, des rêves roses ou des rêves vermeils qui, paraît-il, étaient de pures merveilles !

Très vite, la renommée du mystérieux souffleur s'étendit. Les étrangers désertèrent les échoppes et ne commandèrent plus que des rêves pour leurs petits.

Face à cette mode qui déferlait sur l'île et qui menaçait leurs affaires, les verriers tentèrent de souffler le verre aussi finement que l'avait décrit Giacomo. Mais à chacune de leurs tentatives, les bulles se brisaient au bout de leurs cannes à vent.

« Si nous ne faisons rien contre ce souffleur et ses maudits rêves, nous serons ruinés avant l'hiver ! s'inquiétèrent certains.

- Mais nous ne connaissons pas celui qui se cache derrière ce verrier, répondirent d'autres.
- Demandons conseil à Pietro Spalato », suggéra quelqu'un.

Influent, Pietro Spalato ordonna sur-le-champ que Giacomo soit arrêté.

« Ainsi, il nous conduira jusqu'au mystérieux verrier ! » déclara-t-il.

Mais Giacomo expliqua ne plus savoir où il travaillait.

« Je ne l'ai accompagné qu'une seule fois, le premier soir, dit-il.

Et il faisait bien trop noir cette nuit-là pour que je me souvienne de l'endroit !

-Tu es le seul à connaître cet homme, insista Pietro Spalato.  
Il y a bien un détail chez lui qui pourrait nous aider à l'identifier.

-Non, mentit Giacomo. Je ne me souviens de rien.

-Quel dommage, répliqua la maîtresse. Cette information t'aurait permis de recouvrer la liberté. Qu'on le jette au cachot !

-Attendez, souffla Giacomo, tandis que deux mains puissantes s'abattaient sur ses frêles épaules. Il boîte... un peu.

- Un peu... comment ?
- Comme ça...

Le jeune mendiant se dégagea de l'emprise de ses geôliers et claudiqua. « *Il Ballarino !* » s'exclamèrent en chœur les verriers.

Croyant avoir gagné, sa liberté, Giacomo s'apprêtait à courir prévenir Zorzi qu'il était recherché, mais Pietro Spalato ne tint pas sa promesse et le fit jeter au cachot.

- Fouillez l'île et trouvez-moi ce satané souffleur, ajouta-t-il.

Tous les boiteux et les éclopés furent arrêtés, mais aucun d'entre eux n'était Zorzi. Commerçants et fabricants des cannes à vent furent questionnés, mais personne n'avait vu le fameux *Ballarino*.

- Il doit bien souffler ses rêves quelque part, ragea Pietro Spalato.
- Ce matin, mon four était encore chaud, fit remarquer un verrier.
- Hier, le mien l'était aussi, dit un second.
- Avant-hier, c'était le mien ! », ajouta un troisième.
- 

Fort de ce constat, le visage du puissant maître s'illumina.

- Si ce maudit souffleur aime tant venir danser dans nos ateliers, c'est là que nous l'attraperons !

La nuit qui suivit, les verriers se cachèrent près de leurs fours pour y surprendre Zorzi. Mais celui-ci échappa à leur piège, alerté par les ronflements du propriétaire de l'atelier dans lequel il s'était introduit.

La deuxième nuit, sans nouvelles de son fidèle Giacomo, Zorzi ne travailla pas. Il flâna sur les bords de la lagune sans se douter qu'il échappait, une fois encore, à une dangereuse embuscade.

Il fut pris la troisième nuit alors qu'il se faufilait dans l'atelier où il avait grandi. A peine eut-il poussé la porte que Pietro Spalato et trois de ses ouvriers le rouèrent de coups. Arrêté et condamné à la hâte pour effraction, il rejoignit Giacomo au fond de son cachot.

Débarrassés de leur rival, les maîtres verriers se remirent à l'ouvrage sans se douter que le temps allait bien vite les punir de leur méchanceté.

Privés de ces rêves merveilleux dont seul Zorzi avait le secret, les enfants ne parvinrent plus à dormir. Ils suppliaient, sanglotaient et imploraient sans relâche leurs parents. Lui-même père de sept enfants, Pietro Spalato dut se rendre à l'évidence : personne ne trouverait le repos tant que le maudit souffleur serait emprisonné.

Les maîtres verriers se réunirent en conseil exceptionnel et votèrent, à l'unanimité, sa libération. Ils lui cédèrent même un ancien atelier, au bout de l'île, pour qu'il puisse souffler ses rêves sans plus jamais être inquiété.

- Promets-nous de ne souffler que des rêves, le pria toutefois Pietro Spalato.
- A condition que vous me rendiez mon apprenti, répondit Zorzi.
- Ton apprenti ?
- Le jeune mendiant que vous avez arrêté.

Pietro Spalato accepta et fit aussitôt libérer Giacomo.

Zorzi tint parole. Toute sa vie durant il réalisa des rêves.

Aujourd'hui encore, les plus vieux verriers de Murano racontent qu'il le fit jusqu'à son dernier jour. Ils prétendent même qu'avant de s'éteindre, il aurait transmis son secret à son fidèle Giacomo, qui lui-même l'aurait enseigné à l'aîné de ses enfants.

Alors, si certains soirs le sommeil peine à venir, sache que, tout près de Venise, quelqu'un souffle toujours des rêves et que pour les faire venir à toi, il te suffit de songer fort à lui et de raconter inlassablement son histoire.